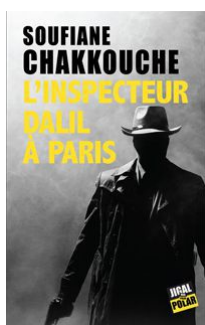


NOUVEAU portrait du jour : **Soufiane Chakkouche**

Culture et justice développe la rubrique Portrait du jour, ouvre ses pages aux fidèles lecteurs de la page et reçoit avec infiniment de plaisir **Soufiane Chakkouche**.

Bienvenue Soufiane sur le très discret et prisé Culture et justice



L'écriture pour moi est un *mektoub*

« Monsieur, un de ces jours, je serai le premier marocain à décrocher le prix Nobel de la littérature et le prix Nobel tout court. »

À condition que mes souvenirs ne soient pas corrompus par le temps et ses arrondis, je peux dire en toute confiance que j'ai cru bon d'annoncer haut et fort cette phrase à 10h de ma vie, un jour où je faisais l'andouille sur le dernier banc d'un ennuyeux cours de français au collège. Je tiens à signaler que le fait d'être le dernier de la classe géographiquement parlant, n'avait rien à voir avec l'andouille, la plus grande fenêtre de la salle se situait au fond et offrait un angle de vue plus large sur le dehors, sur

le rêve vrai, sur la liberté illusoire, voilà tout. Résultat des cours(es), le prof (dont je tairai le prénom, promis) m'a viré sec. Et, parce que cela ne suffisait pas, il en a remis une couche : 2 heures de colle - les premières de ma carrière - dans la tronche pour avoir exprimé un rêve stupide à haute voix ! Une méthode pédagogique personnelle, sans doute ! Toutefois, ne soyons pas d'impatients rabat-joie, commençons l'histoire par son commencement.

Je suis né à Casablanca durant une nuit froide, paraît-il, celle du 23 décembre 1977, sans célébrer la vie, semble-t-il. J'ai grandi dans cette ville tentaculaire qui n'a de blanc que le nom. Une enfance heureuse et pleine dans une grande maison construite par feu mon père, M'Hamed Chakkouche et où il a réuni la famille, dans son sens le plus fécond. Grand-mère, belles-filles, oncles, tante, cousines, cousins, sœurs... On était 22 âmes permanentes à bord et quelques-unes supplémentaires de passage. J'ai tiré dans cette joyeuse fourmilière où le premier luxe était l'espace 15 piges, âge des boutons et des problèmes existentiels. Peu après l'épisode du prix Nobel de la pédagogie, j'ai demandé à mes parents de me transférer de la ville « blanche » à la Ville Ocre. Requête qu'ils ont accepté en ne sourcillant que d'un œil, les boutons et mes « mauvaises » fréquentations y étaient certainement pour quelque chose.

À Marrakech, j'ai vécu dans une fermette avec un vieillard au verbe avare, comme s'il sortait les mots de sa poche. C'était le gardien de ces lieux où, pour se laver le matin, il fallait remonter l'eau du puits à la force du biceps. Malgré ce quotidien rustique et cette solitude prématurée qui m'a poussé à dessiner les sons chaque soir, le pari parental

s'est avéré gagnant. En effet, 3 ans après mon arrivée, une période qui s'est écoulée à la vitesse du temps, j'ai décroché un baccalauréat scientifique au lycée Victor Hugo (un premier signe, peut-être !) Ce bout de papier qu'on présente encore aujourd'hui aux élèves comme une fin en soi alors que ce n'est qu'un début, ne représentait pour moi qu'un visa d'étude pour le pays d'Hugo. Ah ! le visas, cet autre papier qui prouve que l'égalité entre les Homo sapiens sapiens n'est qu'un énième mensonge de ceux qui décident. Passons !

À midi de ma vie donc, je me suis envolé pour la France, Montpellier puis Toulouse, toujours au sud, histoire d'être le plus près possible de la terre des miens. Beaucoup de beuveries plus tard, je me suis retrouvé de nouveau à faire ce que je pourfends le plus, à savoir amasser d'autres signes d'inégalités en papier. De la sorte, j'ai récolté une Licence et une Maîtrise en Mathématiques appliqués, un DEST en Génie civil et un Master 2 en Ingénierie de la statistique décisionnelle. Ça claque, non ? Il était temps de replier bagage et de retourner chez moi, le torse bombé et plus poilu qu'à l'aller. Depuis que j'y avais mis les pieds, j'ai toujours su que je n'étais que l'Arabe venu voler en France, mais voler le savoir, et c'était chose faite. Ajoutez à cela le score historique de papa Le Pen au deuxième tour de l'élection présidentielle de 2002 et c'était cuit. Au revoir et merci.

Le début d'après-midi de mon existence m'a trouvé à ma ville préférée, Marrakech. Directeur d'un bureau d'étude de calcul de structures, rien que ça. L'argent coulait, mais le cœur saignait secrètement, à l'instar de l'écriture que je n'ai

jamais quittée – menteur celui qui prétend que ce sont les mots qui désertent l'auteur. L'âme n'y était pas, trop d'inégalités sociales dans le Pays du soleil couchant, bien visibles celles-là. Une hémorragie lente mais constante dont les éclaboussures sont venues s'écraser un jour contre le mur de l'Institut français de Marrakech (IFM). Une affiche y était accrochée : « Ouverture des inscriptions au Concours national de la nouvelle noire. Envoyez vos écrits à... » blablabla. Le blablabla m'a cogné si fort qu'à cet instant précis, j'ai compris que je ne pouvais plus faire marche arrière, tel un sérieux candidat au suicide dont les pieds ne touchent plus le dur. Chose décidée chose faite, j'ai tout plaqué pour vivre de ma discrète passion : les mots, contre l'espace, le temps et le vivant. « Au Maroc plus qu'ailleurs, les mots ne font pas manger du pain » avaient l'habitude de me dire les plus proches et les plus lointains. C'était mal me juger. J'allais me suicider socialement certes, mais avec une stratégie bien réfléchie : alléger ma conscience et nourrir mon corps en intégrant le journalisme et alimenter mon âme en écrivant des romans. C'était là où l'annonce du *troisième œil*, la nouvelle avec laquelle j'avais participé au concours de l'IFM, parmi les 11 lauréats qui allaient être publiés dans un recueil est tombée à point nommé. L'inspecteur Dalil est né pour ne mourir que par mon unique désir ou ma propre mort. Dans la foulée, Les Editions CasaExpress m'ont contacté pour faire de ce personnage un roman, ce que j'ai accepté en ne sourcillant d'aucun œil ; pour quelqu'un désireux d'embrasser la carrière de romancier, une précommande pour un premier roman est l'équivalent

d'un tajine aux sept légumes servi par la plus sensuelle des femmes.

À 14h30, « L'inspecteur Dalil à Casablanca » a vu le jour et le rêve a commencé à perdre de l'altitude pour venir lécher la réalité. Considéré comme l'un des premiers polars marocains, le livre a été très bien accueilli par la critique littéraire. Cependant, cela était loin de nourrir également mon corps. Pour cela, fallait continuer à se trimbaler de rédaction en rédaction avec une plume singulière et bien souvent dérangement. Et, parce que mes fesses avaient la fâcheuse manie de se poser toujours sur des sièges éjectables, j'ai préféré assurer mes arrières en enseignant pendant 7 ans la presse écrite à des étudiants en Licence et en Master de journalisme dans une école privée de Rabat.

À 16h30, les Editions françaises Jigal Polar m'ont proposé de publier mon deuxième roman, « L'inspecteur Dalil à Paris » qui s'est hissé, contre toute attente –la mienne en tout cas-, au rang de finaliste du Grand prix de littérature policière 2019, une première pour un auteur marocain. Ah ! la compétition, mère de toutes les inégalités. Passons !

La même année, je suis allé voir ailleurs. J'ai fait mes bagages et plier mon clavier pour traverser l'Atlantique, direction Toronto au Canada, du côté anglophone, moi, la quiche en langue de Shakespeare !

À 17h, fin de l'histoire ! Une fin que la terre entière connaît, elle n'est que vagues et virus. Toutefois, rendons à Mao ce qui appartient à Mao, cette privation inédite des droits les plus basiques de l'Homo sapiens sapiens qu'on appelle confinement, ce dépouillement total de la liberté m'a permis

de me libérer. De quoi ? De la peur, celle de ne plus pouvoir sortir de la case écrivain de polars (et Allah sait à quel point je déteste les cases), celle-là même qui a accompagné Sir Arthur Conan Doyle jusqu'au lit de sa mort. De ce pas, c'est dans cette étrange atmosphère liberticide que Zahra, personnage principale de mon troisième roman éponyme paru aux éditions canadiennes David en février 2021, est née.

Cependant, aucune inquiétude, mon aventure en papier continue, puisque l'écriture n'est pas une carrière pour moi, mais une destinée écrite, un *mektoub*. Et puis, ma journée n'a pas encore touché à sa fin.

Pour tout cela, et même s'il n'y aura probablement jamais de prix Nobel à la clé, monsieur Zardoumi (quoi ! j'ai promis de taire le prénom, pas le nom), du fond du cœur : MERCI. Merci de m'avoir montré la voie, merci d'avoir donné vie à mon âme, à moins que tout cela ne soit que facétie de ma mémoire. Quoi qu'il en soit, le temps peut tronquer les souvenirs certes, mais jamais les sentiments qu'il enlace.

Soufiane Chakkouche



Culture et justice rassemble des informations relatives à l'actualité culturelle sur les questions de justice. Histoires, romans, portraits du jour, salon de livres...

Page indépendante sans but lucratif administrée par Philippe Poisson et Camille Lazare, membres de l'association Criminocorpus.

<https://www.facebook.com/pageculturejustice>

A propos du site : **Criminocorpus** propose le premier musée nativement numérique dédié à l'histoire de la justice, des crimes et des peines. Ce musée produit ou accueille des expositions thématiques et des visites de lieux de justice. Ses collections rassemblent une sélection de documents et d'objets constituant des sources particulièrement rares ou peu accessibles pour l'histoire de la justice.

Nos autres sites : **REVUE**

Relecture et mise en page **Ph.P** et **S.P.**